Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 53 (1915)

Heft: 16

Artikel: L'union des Suisses

Autor: J.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211245

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LITTÉRATURE DE LA GUERRE

UAND on voudra étudier, plus tard, la mentalité de ceux qui auront traversé l'affreuse crise où nous vivons, ce n'est pas chez les littérateurs de profession qu'il faudra en chercher l'expression. Ceux-là font de l'art ou bien obéissent à des mots d'ordre : même en exprimant leur patriotisme, ils manquent la plupart du temps de sincérité. Quand ils ne font pas la roue devant le public pour étaler leur talent littéraire, ils cherchent à le capter en le flattant pour l'amener à leurs idées. Il y en a qui sont véritablement odieux dans les deux camps, parce qu'au moment où le sort de leur patrie est en jeu, ils trouvent encore le moyen de songer à leurs petites boutiques religieuses ou politiques.

C'est dans les lettres des humbles qu'on trouvera sûrement l'expression la plus sincère et la plus désintèressée des vrais sentiments de la foule; il y aura de beaux livres à faire avec ces feuilles volantes, lancées aux quatre coins de l'horizon par tous ceux qui ont réellement écrit

avec leur âme.

Ce qui frappe dans cette littérature éclose spontanément sous le coup des événements, c'est d'abord l'héroïsme tranquille des acteurs du sombre drame. Les pessimistes d'avant la guerre ont calomnié notre époque. Ils prétendaient que l'humanité, rongée par le matérialisme, avait dégénéré. C'est le contraire qui est vrai: on n'avait jamais vu autant de courage uni à tant de persévérance dans l'effort. Chez tous les belligérants, même chez ceux qui combattent pour une mauvaise cause, le patriotisme le plus ardent soutient les soldats, auxquels on demande maintenant une force d'âme presque surhumaine. Et cela nous montre que les progrès de l'instruction et du bien-être n'ont diminué en rien les mâles vertus de l'homme, car c'est par légions aujourd'hui que se comptent les héros.

On nous disait aussi que la démocratie était incompatible avec la discipline; l'exemple de la France et de l'Angleterre nous fait voir combien cette opinion était erronée. Ce sont les classes populaires, sorties des écoles primaires, qui forment le gros des armées franco-anglaises: on peut voir, d'après leur conduite, combien elles ont le sentiment du devoir librement accepté.

Après l'héroïsme discipliné, c'est la pitié qui brille le plus dans cette horrible guerre, du moins parmi les civils, spectateurs angoissés de la crise terrible. On la constate surtout chez les neutres, et l'on peut dire, comme pour l'héroïsme, qu'on n'avait jamais vu un élan aussi unanime de noble charité. Même chez les petits, ce sentiment se manifeste d'une façon touchante. Et à ce propos, je ne résiste pas au désir de citer une lettre de fillette qui illustrera parfaitement ce que je veux dire. L'enfant qui l'a écrite est une petite Vaudoise, habitant une ville pas bien éloignée de Lausanne. Elle avait entendu parler des convois d'internés civils, qui passent journellement par la Suisse et où se trouvent un grand nombre de pauvres petits enfants. Au récit de leur misère, son cœur s'est ému et voici ce qu'elle a écrit à un Français de Lausanne, pour le charger d'une commission 1.

« Monsieur,

» Je vous envoie une de mes poupées que
» vous aurez la bonté de donner à une petite
» Française. Vous lui direz que je m'appelle
» Pervenche M., que je lui envoie un bon bai» ser et que je pense à tous les Français et que
» je les aime bien.

» Ma poupée s'appelle Pierrette.

» J'aimerais bien savoir le nom de ma petite » Française.

» Je demeure à A... »

Dirai-je qu'en lisant cette délicieuse œuvrette, j'ai été profondément ému? Si je ne craignais que la petite correspondante de M. L., me trouvât bien familier, je lui enverrais moi aussi un baiser.

C'est par cette anecdote que je veux, lecteurs, terminer ce grave article. Cette fin va d'ailleurs avec le début. Y a-t-il, après tout, un geste plus touchant que celui de cette fillette dont le cœur s'est serré en pensant au malheur d'une autre et qui lui offre sa poupée ?

HENRI SENSINE.

Pièce fausse. — M... a envoyé son nouveau cocher faire une emplette en ville.

Baptiste revient les mains vides :

— On n'a pas voulu la pièce que monsieur m'avait donnée; elle était fausse.

— Ah! voyons, où est-elle? Baptiste, d'un air surpris :

- Comme elle ne valait rien, ma foi, Monsieur, j'ai bu un bock avec.

LÈ DOU DRAGONS

IN vè vo conta onn' histoire dè militèro, vu qu'on ne parlè que guierra âo dzor de oué. On étai ào teimps dào Sonderbon. On Etat-major lodzivè à la *Couronne*, à Morat. Et l'avai à sa disposechon quoquè dragon porta lè z'òdrès. Ciliào dragons se tegnant âo pàilo découté l'Etat-major, bottà, éperonnâ, prêts à parti. Le tsévau étiant sellà à l'ètrablia.

Dou dè cé dragons s'appelavant Sami et Christi. L'ètiant dè crâno lurons, bon z'einfants, mâ ni l'on ni l'autro n'avai einventà la pudra, et on arai pu ein trovà de plli illumina, coumeint vo z'allà vère.

Tot d'on coup, cauquon âovrè la porta dâo paîlo et crie:

— Une estafette pour Aarberg! Vite en selle! Sami, que l'iré adi zéla po fére lè coumechon châotè su son tsévau et via por Aarberg, à fond dè train!

L'arrevé devant la pinta io se teniai on autr' Etat-major, grimpè comm' on fou lè zègra, l'aovrè la porta:

— Bouna-ne, mon colonet!... Me vouaitsé arrevâ...

- Quiè vâo tou?

— Hé! su l'estafette... Clliâo dè Morat l'an de que l'irè pressâ!

— As-tou lè papâi ?

— Ma fai na! On ne m'a rein baillî!

— Tchancro de tabornio, quiè vin-tou fére ice? Dépatze-té dè filà. Ne t'ein prâo vu!

Sami, motzet, ne sè lo fà pas dere dou iàdzo. Fà demi-tor, remonte à tsévau et revint tot ballameint, sein sè pressa, dào côté dè Morat. A ti lè veladzo s'arrête po baire quartetta. A Chiètres, fa baillì l'avéna à sa « Frida », commandè onna botoithe dè Griesbach rodze et sè met à couïenna la sommelira.

Arrevè Christi, son camerâdo.

– Io vas-tou? que demandè Sami.

- On m'invouie à Aarberg.

— Ne l'ai va pas, gros dàdou! Ne l'ai fà pas bio... Et lè tot po rein; vo reinvouiant d'na balla façon... m'an quasi fotu avau lè zégra!

Adon Christi s'attrablia avoué lli et fant 'na pecheinta ribotta...
A. R.

Entre voisins. — Vous savez pas, madame Bolomey, ma cousine de Renens vient de mourir de mort subite.

— Oh! la pauv' femme !... Est-ce qu'elle y était sujette ?

La livraison d'avril de la Bibliothèque Universelle contient les articles suivants :

selle contient les articles suivants:

La guerre actuelle et le panslavisme, par Louis Leger, membre de l'Institut. — La situation militaire de la France, par X. — L'homme qui ne pouvait pas mourir. Légende, par Jean Mairet. — L'Allemagne, la conquête économique et la guerre, par Maurice Millioud. (Seconde et dernière partie.) — En l'Afrique occidentale. Chez les Guerzès de la forêt, par Vahine Papaa: — Un poète suisse. Carl Spitteler, par Otto Kluth. — Le péril musulman, par Sam Lévy. — Dödeli. Nouvelle, de Jacob Bosshart. — Variétés: Ivan Gontcharov, par A. Maurer. — Chroniques russès, par Ossip-Lourié; allemande, par Antoine Guilland; suisse romande, par Maurice Millioud; scientifique; politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* : Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

L'UNION DES SUISSES

A, en toute franchise, croyez-vous que l tension, assez aiguë, qui s'est produite a début de la guerre entre Suisses latins e Suisses allemands, soit vraiment dissipée comme d'aucuns l'assurent?

Eh!... eh!... il ne faudrait point le jurer. X prendrait-on pas un désir pour la réalité?

Pour dissiper tout à fait cette tension, assuré ment très regrettable, il ne saurait y avoir, sem ble-t-il, qu'une bonne et franche explication, su ses causes primitives, profondes. Car il ne fau point s'abuser: la diversité de nos sympathis à l'égard de nos proches voisins, diversité acc sée par la guerre, n'est ni la seule ni même l principale raison de nos dissentiments. Ell cessera probablement avec les circonstances q l'ont provoquée. Il y a des causes plus ancienes, plus ancrées. Ce sont celles-ci sur le quelles nous devons nous expliquer.

Souvent, en matière de conciliation ou de r conciliation, il est sage de passer réciproquement l'éponge sur ce qui s'est dit ou fait, d'êt ter toute explication qui risquerait de ranime le conflit. Ainsi, par exemple, lorsque le suj du dissentiment est tout fortuit et ne mena pas de se renouveler. On tire une barre sur passé et l'on reprend les relations sur page bla che, à compte nouveau.

Mais la tension qui s'est produite entre l deux parties de la Suisse n'est pas un incider elle a ses racines dans le caractère bien dif rent de deux races très distinctes et pas du te faciles à concilier; elle a ses racines aussi du l'inégalité numérique des parties, qui assi une prépondérance facile et presque consta à la plus nombreuse.

Or si l'on considère, d'une part, la différe très sensible de tempérament et de mental qui est affaire de race, et, d'autre part, la sul dination politique permanente de l'une des fitions à l'autre, on en conçoit aisément les c séquences. D'un côté: exaltation excessive l'esprit de domination, de supériorité, intra geance, arrogance même, parfois; de l'aul mécontentement, impatience, aigreur, prote tion. Et, pour la minorité, la situation est d'tant plus pénible que la majorité dont elle d'malgré elle, subir la loi, a, nous le répéton question de race, toujours — une concept des choses bien différente de la sienne.

Est-ce à dire, alors, que la Suisse ne pu subsister? Ah! non, certes. D'ailleurs, l'es rience — et une expériencé qu'on ne saurait sirer plus concluante — a bientôt fait justice pareille supposition.

Oui, la Suisse peut et doit exister; me elle peut être, par sa composition, sans par encore, un des Etats les plus intéressants monde, comme aussi l'une des patries les dignes de l'amour et de la fidélité de ses parce qu'elle évoque le mieux l'image de grande patrie terrestre après laquelle rêven âmes élevées et justement confiantes.

¹ La lettre a été écrite à M. A. Lapie, libraire à Lausanne, qui a eu l'amabilité de me la confier. J'ai retranché le nom de la ville et celui de la fillette pour laisser à cette gentille missive le charme de l'anonymat.

Aussi doit-elle s'efforcer de réaliser l'union toujours plus étroite, toujours plus sincère de ses enfants, sans préjudice pour leurs caracte res originels, dont la conservation fait l'originalité, le charme et peut-être aussi la réelle force de la nation et de ses institutions. Une uniformité trop grande, une centralisation excessive dénatureraient la Suisse.

Pour réaliser cette union, très désirable, entre citoyens de races, de mœurs, de langues, de confessions si diverses, il faut beaucoup de concessions réciproques. Il en faut autant du côté de la majorité que de celui de la minorité. Car il ne s'agit plus ici d'assurer l'hégémonie d'une race, de telles mœurs, d'une langue ou d'une confession, hégémonie à laquelle se résignerait très difficilement la minorité et qui serait une cause de perpétuels conflits. Ce qu'il faut, c'est établir une entente, une union aussi parfaite que possible entre ces éléments si variés.

On nous dit, de la meilleure foi du monde : « recherchons non ce qui nous divise, mais ce qui nous rapproche ». Ne serait-il pas mieux encore de dire : « efforçons-nous, de concert, de faire disparaître le plus que nous pourrons tous les sujets de conflit entre nous »? Chaque victoire remportée sur un sujet de dissentiment est un

gain pour l'entente.

« Rechercher ce qui nous unit ». C'est assurément très joli; mais il ne faut point oublier que c'est le plus souvent, sinon toujours, dans le domaine spirituel - religieusement parlant ou dans celui de l'idéal que les hommes trouyent des éléments vrais et stables de concorde et d'union. Or, dans la vie, huit fois sur dix la réalité a le pas sur l'idéal. Et puis, rechercher, pour y asseoir les bases de notre union, « ce qui nous rapproche », sans couper les ponts, derrière nous, autant que possible, à tout ce qui pous pourrait désunir, c'est un peu de l'ouvrage de singe, qu'on nous pardonne l'expression.

Nous avons, dans la nature particulière, si variée et si belle de notre pays, dans le cours si normal, si logique de notre histoire, dans le caractère franchement démocratique et progressiste de nos institutions, dans notre organisation fédérative, si conforme au principe, plus vivant aujourd'hui que jamais, des nationalités, dans le rôle que nous jouons et pourrions jouer dans le monde, des raisons déjà nombreuses d'aimer sincèrement le groupement national auquel les uns et les autres nous nous sommes librement rattachés. Nous pouvons en avoir d'autres encore. Cela ne tient qu'à nous. Nous les trouverons à mesure que s'élimineront, par de réciproques concessions, les causes de dissentiment qui parfois s'élèvent entre nous, et aussi par un sentiment plus juste, une reconnaissance plus effective de nos droits respec-

Il faut aussi que nos Confédérés de langue allemande - il est des exceptions, nous le reconnaissons - n'affectent plus, dans un sentiment de coupable présomption, de nous traiter en petits garçons, et qu'ils n'abusent plus de l'avantage facile et dont ils ne sauraient tirer vanité, que leur donne le seul nombre.

Il faut, enfin, que les Suisses latins se serrent un peu plus les coudes, mettent un terme à leurs petites querelles - bien mesquines, en vérité — afin de compenser le plus possible, par leur concorde et leur solidarité, le désavantage de leur infériorité numérique. On ne saurait leur faire un grief de défendre courtoisement, mais résolument, leurs justes droits, souvent méconnus.

Avec ça, la Suisse sera bonne pour longtemps. Qu'elle vive!

— La Putrie suisse consacre à M. de Planta son premier article avec une curieuse photographie relative au cérémonial de sa réception au Quirinal. A noter aussi plusieurs portraits neuchâtelois : MM. de Perregaux et Antoine Borel, celui du poète Spitteler, la revue tessinoise, la mobilisation dans la haute montagne et un curieux article illustré sur le district grison de Poschiavo.

«VALAISANNERIES» DU « CONTEUR »

VIII

Les calembredaines du curé.

∢ευ notre jovial curé Frane, que j'ai déjà présenté récemment aux lecteure du Conteur, était un gaillard d'attaque. Ses saillies spirituelles, ses bons mots, ses calembours impromptus, autant que l'aménité de son caractère lui avaient acquis, parmi ses ouailles, une popularité que lui envient sans doute ses successeurs au presbytère de Prôfray. Pas un grippiou, si imbu fût-il de vieilles rancunes anticléricales, ne lui en voulait.

On parle encore de l'ahurissement d'une brave paysanne qui, ayant à faire une commission très pressante au curé qui passait, avait couru vers lui à travers champs et l'avait enfin atteint au moment où elle était à bout de souf-

M. Frane s'en aperçut et en parfait pince-sansrire lui dit :

- Vous êtes bien essoufflée, ma bonne femme. Faites bien attention, tous mes parents sont morts en perdant le souffle.

 Pas possible, mossieu, répond la paysanne impressionnée!!

C'était la saison des regains. Près d'un village de sa vaste paroisse, notre bon curé rencontre un bonhomme qui, un râteau sur l'épaule, s'en va à ses travaux de la fenaison. M. Frane, qui le tutoye, le salue et lui dit :

Où vas-tu, mon brave?

L'autre, qui n'est pas un familier de la langue française, usant de préférence du dialecte qu'il ne se pardonnerait pas d'employer par devant le curé, répond sans sourciller :

— Je vais tourner le requin!

- Eh bien, tu es bon diable! répliqua malicieusement le curé.

Une autre fois, dans une de ses tournées pastorales, il avise des maçons occupés à construire une étable à côté de la route.

Eh bien, que font les amis?

Les maçons, chapeaux bas, interrompent leur travail, et l'un d'eux, celui qui sait le mieux franceyer, parmi ces paysans qui ne parlent ordinairement que le patois, répond timide-

- Nous faisons un bœuf (francisation fantaisiste et facétieuse du mot patois boeu, qui signifie étable).

- Mais, reprend le curé avec bonhomie. vous aurez bien de la peine à faire les cornes!

Alors on s'aperçoit de la méprise. Et à demiconfus, le maladroit porte-parole des ouvriers, s'efforce hâtivement de la corriger.

 Non, non, mossieu, nous faisons un curé! (pour écurie).

M. Frane partit en se tordant les côtes.

Ceci me rappelle ce qu'il répondit à une femme qui franceyait mais en lui parlant, chemin fai-

- Mon dieu, que je suis lanyé (c'est-à-dire fatigue, en habillant à la française le mot correspondant du dialecte qui est lanya. Lanyé n'est pas du français, mais tout simplement le mot patois pour l'agneau, ce qui explique la réponse du curé à sa paroissienne surprise dans son

Je croyais plutôt que vous étiez la faya! (donc la brebis, jeu de mot improvisé et bien

Pour finir, je rapporte ce que notre sympathique rabelaisien demandait un jour à une prude paroissienne, en se servant des propres termes d'une demande du catéchisme diocésain :

Que faut-il faire étant au lit?

L'autre qui savait sa religion, les bonnes choses du commencement à la fin de ses livres, sans en perdre un mot, se mit en devoir d'en réciter la réponse apprise par cœur dès longtemps.

- Il faut recommander son âme à Dieu et penser que le lit est l'image du tombeau où nous serons un jour ensevelis...

- Bah! bah! interrompt le farceur, pas tant d'histoires, il faut tout d'abord tirer le pantet sous le derrière!

Scandale de son interlocutrice!!

C'est ce qui s'appelle des bons diables de curés, qui nous font la religion plus gaie.

Maurice Garry.

Lourtier, avril 1915.

Un sincère. — L'ami d'un auteur est arrivé à la fin de la première représentation de la pièce de celui-ci.

- Ah! mon cher, fait-il, au baisser de rideau, votre pièce est charmante, délicieuse... et si courte!

Tout le monde jardinier. — La culture maraî-chère, pour des personnes ayant à leur disposition un peu de terrain, peut, bien comprise, devenir un facteur important dans la lutte contre la cherté ac-tuelle des denrées. Or un spécialiste a dressé un tableau dictionnaire du jardin potager, au moyen duquel chacun peut devenir son propre jar-dinier

dinier.

Sommaire: Nom des plantes: 54 variétés, si l'on doit les semer ou les repiquer, à quelle époque, sous quelle phase de la lune, dans quel terrain, à quelle distance, durée des graines et des plantes, etc.

Ce tableau est en vente, au prix de 60 cent. plus le port, chez M. S. Henchoz, ancien éditeur, place Chauderon 14, à Lausanne.

Un si beau garçon! - Mme " voit entrer dans sa chambre sa domestique, tout en pleurs.

- Ah! si madame savait!... Un si beau garçon... mon fiancé, Jean, le valet de chambre de

- Eh! bien ?...

- Il est mort hier, madame, oui, il m'a quittée, à tout jamais. Oh! c'est affreux! Je l'aimais tant. Il n'aurait jamais dû me faire ce chagrin. Je venais justement demander à madame de vouloir bien m'accorder congé pour que je puisse assister au culte funèbre... Oh! que je suis malheureuse!!

En présence d'une telle désolation, Mme *** accorde tout de suite le congé sollicité.

Le soir, la domestique rentre, tout de noir vêtue.

- Eh! bien, ma pauvre fille, demande madame, d'un ton de commisération, tout s'est bien passé?

Très bien, madame. Ah! à propos, je dois prévenir madame que je vais me marier.

Comment?... Vous marier?... Mais, ce matin même, ne venez-vous pas de...?

Justement, madame, Au retour du cimetière, j'ai fait la connaissance du frère de mon pauvre Jean. Un si beau garçon, lui aussi. Il m'a tout de suite plu, et je lui ai plu. Il m'a proposé le mariage. J'ai accepté... Et il ne voudrait pas trop tarder. Si donc, madame veut bien me chercher une remplaçante...

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 48 avril, à 8 ¼ h. : La chaste Suzanne, opérette nouvelle en 3 actes, de MM. Antony Mars et Devallières, musique de Jean Gilbert.

ny Mars et pedinteres, musique de Jean Gibert. Lundi 49 : *La chaste Suzanne*. Mardi 20 : *Id.* Mercredi 21 : Helàche. Jeudi 22 : *Le Secrel*, comédie en 3 actes, d'Henry

Bernstein. Vendredi 23 : Carmen.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat Lausanne. - Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Julien Monner, éditeur responsable.